

Clinique phénoménologique

La dimension de contact  
et les troubles esthéticophysiognomiques

The dimension of contact  
and aestheticphysiognomical's troubles

Georges Charbonneau \*

*Psychiatre, président de l'association Le Cercle Herméneutique, 8, avenue Gabriel-Péri, 95100 Argenteuil, France*

Reçu le 28 juillet 2005 ; accepté le 5 janvier 2006

Disponible sur internet le 02 mars 2006

---

**Résumé**

La dimension de contact est un moment de la rencontre d'autrui. On peut en définir les limites relativement précisément comme moment esthétique, c'est-à-dire moment d'apparition d'autrui. C'est un moment éphémère qui d'ordinaire se traverse pour donner lieu à la simple continuité de soi. On peut décrire des pathologies du contact au niveau des névroses, des personnalités pathologiques et des psychoses.

© 2006 Elsevier SAS. Tous droits réservés.

**Abstract**

Dimension of contact is the very moment when meeting with someone. The limits can be precisely defined as an aesthetic moment, i.e. the very moment when someone appears. That is an experience of one's expressivity. One can usually go through this ephemeral moment to reach simple self-continuity. Pathologies of contact may be described at different levels: neurosis, pathological personalities and psychosis.

© 2006 Elsevier SAS. Tous droits réservés.

*Mots clés* : Contact ; Moment esthétique ; Syndrome paranoïde ; Stance du Soi ; Pathologie de la distance intersubjective

*Keywords*: Contact; Aesthetic moment; Paranoïd syndrome; Selfstand; Pathology of intersubjectivity's distance

---

☆ Toute référence à cet article doit porter mention : Charbonneau G. La dimension de contact et les troubles esthéticophysiognomiques. *Evol. psychiatr.* 2006 ; 71.

\* Auteur correspondant. M. le Dr Georges Charbonneau

Adresse e-mail : [Geocharbon@aol.com](mailto:Geocharbon@aol.com) (G. Charbonneau).

On peut isoler un niveau particulier dans les relations intersubjectives, celui du contact, ou de la *rencontre-contact* d'autrui. Cette expérience immédiate de l'autre constitue un phénomène relativement autonome dans le processus de la rencontre d'autrui, avant qu'un véritable *alter* ne soit constitué. Cette dimension de contact peut être éminemment pathologique, être l'objet de souffrances personnelles importantes et d'altération des compétences intersubjectives et sociales. Pour cette raison, il est utile de la décomposer phénoménologiquement et psychopathologiquement. Ces éclairages pourront aider à la restauration du lien intersubjectif que ce contact ne cesse d'affecter.

Cette dimension du contact a été travaillée par de nombreux auteurs comme L. Szondi, H. Maldiney<sup>1</sup>, L. Binswanger, B. Kimura, J. Zutt et C. Kullenkamp. Ils ont mis à jour les grandes composantes de cette analyse du contact et de la réceptivité d'autrui : la perception d'autrui et de ses structures pulsionnelles, l'investissement de l'instant, l'expressivité d'autrui et la *stance du soi*. Par cette stance de soi, nous comprendrons comment la réceptivité de cet autrui dépend d'une distance toujours élaborée entre soi et autrui. C'est cette distance phénoménologique à autrui qui est déstructurée dans la rencontre paranoïde, comme nous le verrons.

Avant d'entrer dans cette « dimension du contact », il est important de lui donner sa place effective. Nous faisons cette expérience de contact mais aussi nous la traversons. Même si elle apporte ses propres déterminations, nous ne sommes pas subjugués par elle au point d'en être sidérés ; nous en sortons et retrouvons la continuité de l'expérience, au retour de ce moment de contact, nos projets de monde et un autrui concret, dans ses rôles et dans nos rôles en interaction avec cet autrui. C'est ce qui ne se produit pas dans les pathologies qui surdéterminent ce moment de contact.

Au plan clinique, les pathologies du contact peuvent être névrotiques, souvent liées à l'anxiété et source d'inhibition (gêne, retrait, réserve, etc.) souvent favorisées par la passivité névrotique, ou en pseudofacilitation (hypercontact, ou excès de familiarité des histrions, etc.). Elles peuvent être de l'ordre des personnalités pathologiques selon l'axe fusion-séparation donnant ces contacts immédiatement trop intenses, trop facilités (personnalités prédisposant aux addictions alcooliques), puis inexistantes ou elliptiques (psychopathe, état-limite), en partie fuyants ou dissonants, sans aucune possibilité de réciprocité. Ce sont aussi les pathologies du contact associées à des éléments neurologiques comme l'adhésivité.

Les pathologies du contact ont aussi une grande importance dans les psychoses. Elles se manifestent massivement dans des pathologies comme l'autisme où il est inexistant, et la confusion mentale, qui est un chaos esthétique du monde apparaissant. On retrouve une expression assez pure de son phénomène dans la rencontre paranoïde de J. Zutt et C. Kullenkamp<sup>2</sup> (Fort, 1962). Dans cette rencontre paranoïde, il y a la perte de la stance du soi qui empêche le sujet d'effectuer l'opération physionomique. Il est alors submergé à la fois par du *non reconnu* et du *trop près* car cette stance est essentiellement distance d'apparition du monde, inhérente à toute subjectivité. Un exemple clinique illustrera cette problématique de la stance disloquée dans la rencontre paranoïde.

La paranoïa exprime un trouble de l'*esthésis* d'autrui autant sur le versant de l'hyperesthésie sensitive, tendue douloureusement par son charisme et sa relation figée aux rôles sociaux et affectifs, que sur le versant paranoïaque actif, riche en flairements de méfiance. La dimension

<sup>1</sup> La formule vient d'H. Maldiney [1].

<sup>2</sup> Les auteurs sont J. Zutt et C. Kullenkamp. On peut accéder à une présentation de leurs travaux à partir du texte d'A. Tatossian et S. Giudicelli [2].

de contact est très présente dans les formes mineures de cette paranoïa que constitue l'hypersusceptibilité. Le contact est alors marqué par le sentiment virtuel d'hostilité de l'ambiance et d'exclusion.

## 1. Définition du niveau contact

Donnons à la dimension de contact ses grands domaines d'appartenance. La question du contact appartient à une phénoménologie générale de la présence humaine, à une anthropologie esthétique et une psychopathologie de l'intersubjectivité. Une intersubjectivité non pas métaphysique de la seule altérité du *Je-tu* mais de l'*espace habité* où l'autre est présent à toutes ses distances et sous toutes ses formes (tu, il, nous, eux, les autres, etc.). Autrui nous apparaît, à la façon dont un monde nous apparaît et aussitôt s'esquisse le *possible* de cet accord avec autrui, de la même façon que dans un paysage découvert se dessinent aussi son habitation possible ou impossible, sa traversée ou sa fuite.

D'un point de vue psychopathologique, la dimension de contact s'inscrit dans la question générale de la rencontre mais ne l'assume pas à elle seule, car la rencontre de quelqu'un va bien au-delà de ce niveau du contact. C'est ici seulement l'apparition d'autrui que nous allons explorer. Le terme de *rencontre-contact* assume cette dimension spécifique au sein de l'idée de rencontre, préalable à la constitution d'autrui. C'est le niveau esthétique de l'*expérience contact*.

### 1.1. La traversée du contact

La dimension de contact est une expérience fugace qui se traverse, bien qu'elle se réitère inlassablement selon des modalités atténuées ; elle « produit » ses définitions et réajustements de tonalité, d'accords, d'impression affective de cet autrui apparaissant. Nous la vivons et revivons un éclair d'instant mais ne pouvons y rester. Sitôt éclore, un travail de traversée et de sortie de l'*instant-contact* se fait. Nous vivons un permanent décentrement de tous les instants-contacts et ce décentrement a de multiples formes : décentrement du moi en soi, décentrement des instants vers notre *être en récit*. Cette expérience de contact est immédiatement reprise par l'ipséisation de chacun, c'est-à-dire la construction de la continuité de soi à travers l'exercice de ses rôles. On ne peut pas penser ce contact sans mettre à jour ce phénomène d'ipséisation qui l'abolit en tout ou en partie.

Disons les choses autrement. L'apparition d'autrui fait dysruption, mais ce serait pathologique - et cela *est* pathologique, comme nous le verrons - de rester dans l'impression totale de cette dysruption, en l'occurrence de la puissance expressive de cette apparition. Cette expressivité de l'apparition première charrie toutes sortes de déterminations instables, car constituées de pulsionnel, d'archaïque mêlées à des stéréotypes éphémères ou des fragments d'inconscient figural.

Nous ne restons pas dans la dimension de contact car nous recomposons toujours une unité de l'expérience qui refait continuité de cette expérience en même temps que de nous-même. Nous recomposons aussi, dans cette unité de l'expérience, notre projet de monde un instant menacé de dispersion sous le feu de l'instant. Cette unité-continuité de l'expérience, c'est notre ipséité (sous son aspect temporel) ou la stance du soi (aspect spatial) qui l'organisent, comme nous le verrons bientôt. Sans cette reprise de soi, la dimension de contact nous submergerait ; nous serions dans le chaos confusionnel ou celui de la rencontre paranoïde. Pour le dire avant d'en comprendre précisément le sens, ce n'est pas tant à l'engagement du contact sauf

dans l'autisme) qu'au dégagement de cette dimension de contact que vont se poser les pathologies du contact.

Plus précisément, cette dimension de contact se situe dans un moment où les données apparaissantes (ce qui sera plus tard les choses, les formes, autrui), ne sont pas encore déterminées, reconnues et identifiées ; elles se donnent encore dans la naïveté de leurs formes non résolues à des objets stables. Les données apparaissantes ne sont pas encore « choses » mais expressions ou impressions multiples, sans unités. De même autrui n'est pas encore une ipséité–altérité, à qui je vais attribuer un *analogon*, mais une figure encore impressionnante, sans proportion ; c'est une figure qui n'est pas encore totalement reconnue. Elle est encore tout encombrée de ses mémoires d'images.

## 2. Les quatre composantes de la dimension de contact

### 2.1. L'expressivité et son esthesis

La dimension de contact met à jour notre expérience esthétique du monde, d'autrui avant que ce monde ne devienne monde et avant qu'autrui ne devienne une véritable altérité.

Ce travail esthétique est un travail de réception d'une donnée expressive. L'*esthesis* est la capacité réceptive à une expressivité. Cette réception à une expression est active ; elle dépend de positions réceptives qui sont temporelles, spatiales, pulsionnelles, intersubjectives. Il y a précisément psychologie phénoménologique parce que cette réception n'est pas passive, mais peut se penser dans des modalités qualitatives et des difficultés dues à mes attentes de vie. Je puis, en quelque sorte, « accepter » cette réception ou la dénoncer.

Il faut revaloriser cette notion d'esthétique dans l'intersubjectivité ; autrui, dans cette dimension de contact, nous apparaît comme une œuvre d'art, avec les mêmes problèmes de réception<sup>3</sup>. Cette phénoménologie du premier contact avec autrui appelle toute l'herméneutique esthétique notamment l'herméneutique de la réception de W. R. Jauss<sup>4</sup> et avant elle à l'herméneutique de H.-G. Gadamer<sup>5</sup>. Plus encore, chaque survenue est celle d'une forme de vie, d'une expression (les deux sont liées) et c'est pour cette raison que nous interrogeons une œuvre d'art, non pas comme un objet qui nous parle du monde, mais directement comme un *quelqu'un* qui serait là, dans cette énigme de sa première apparition, de cette forme de vie *ainsi constituée* ou cette *vie ainsi devenue*, bref de l'énigme d'un autrui émanant en sa présence. Toute expression, en général, renvoie à une forme de vie. Il émane de toute expression un fragment de destin.

Essayons de comprendre cette expressivité d'autrui. Cette expressivité reçue a plusieurs caractéristiques :

- le premier éprouvé esthétique n'est pas identifiant. Il est holistique, climatérique, atmosphérique. C'est une impression de densité, de tension, de liberté ou de contrainte. Ce sont toutes sortes d'éprouvés de cet ordre qui se jouent au premier contact et qui ne cesseront de s'infinir ou de se confirmer, au fil de la constitution d'un autrui ;

<sup>3</sup> On peut également retourner la formule et considérer que toute œuvre d'art concerne une forme de vie ou de destin. À travers ses *quoi*, l'art parle toujours d'un *qui*. Il est élaboration d'une double énigme : d'une énigme de manifestation d'un *qui*, d'une ipséité, et du devenir de ce *qui*. Ce n'est donc pas seulement d'une ipséité anhistorique, mais d'un *qui* embarqué dans son devenir qu'il s'agit dans toute œuvre.

<sup>4</sup> Si le contact ne se résume pas à la réception, la réception en est néanmoins une donnée centrale [3].

<sup>5</sup> Guy Deniau reprend la formule maîtresse de l'herméneutique esthétique de H.G. Gadamer, « L'être de l'œuvre d'art réside dans la présentation de soi (*selbstdarstellung*) » ([4]).

- ce n'est encore qu'une réception brute d'une forme de vie, éminemment figurale<sup>6</sup>. La globalité expressive est celle d'une configuration, à la fois d'autrui et d'un lieu (un lieu au sens large ; ce peut être une position de monde, un état d'esprit). Ce peut être autrui dans un geste, une posture. Ce niveau expressif restitue autrui dans son geste. L'*esthesis* est l'éprouvé brut dans un moment d'apparition. Il restitue une expérience de monde. Ce n'est pas un jugement esthétique, comme le serait une expérience tenue à distance ; c'est celle de notre être sans recul possible ;
- cette expérience de monde, sitôt que nous la recevons, nous acceptons d'y être ou de ne pas y être. Le passage de l'esthétique à l'esthésique se fait dans cette acceptation d'y être. De là dérive l'hyperesthésie, cette attitude défensive, quasiment de recul dont nous décrirons les manifestations pathologiques ;
- l'esthétique reçoit une expérience globale et indifférenciée. Elle est instable et ne dure que parce qu'elle n'a pas encore entièrement reconnu son objet, n'a pas effectué le travail physiognomique des élaborations typiques. De là, l'intitulé d'esthéticophysiognomique c'est-à-dire de la reconnaissance dans le mouvement.

*Le travail esthétique est celui d'une reconnaissance de son objet et en même temps celui d'une élaboration de la position de monde dans lequel je me situe globalement. Ces deux aspects du travail esthétique sont indissociables.*

Ces deux aspects renvoient à la phénoménologie de l'ipséité, c'est-à-dire à l'élaboration intrasubjective de la continuation de soi à même la reconnaissance des formes du monde apparaissant. À mesure que je reconnais le monde, je nourris la continuation ipséique. La non-reconnaissance des formes perturbe fondamentalement l'être au monde et fait menace de la suspension (interruption) ipséique. C'est dans cette perspective qu'il faut entrevoir cette expérience de reconnaissance des formes qu'est la typification.

Du côté de cette *typification*, on peut dire que toute rencontre, avant d'être celle d'un *quelqu'un*, élabore cette expression en un type, une représentation typique. Le travail physiognomique rabat la généralité expressive sur une forme connue. Il n'est pas d'expression qui ne vienne à se typifier, à retrouver d'autres formes d'expression pour se rassembler en type. La typification est recherche d'une analogie figurale, à travers toutes les mémoires figurales proches (son vrai nom pourrait être une « archétypification » pour retrouver le terme d'archétype). Le travail de réception esthétique fait sans cesse cette recherche analogique pour retrouver des types voisins avec qui associer cette expression. À mesure que je fais cette reconnaissance esthéticophysiognomique, je me resitue moi-même dans l'espace apparaissant. J'éprouve dans la différenciation du monde en objet sinon déterminé, au moins reconnu dans leurs types, une « désétrangéisation » du monde, et donc une mise en continuité-unité de mon être. On connaît cette relation fondamentale entre dépersonnalisation et déréalisation. Ici, la réalisation esthétique est une typification, une reconnaissance au moins partielle des formes apparaissantes. C'est cela qui ne se produit plus dans la rencontre paranoïde ou la confusion mentale.

La typification fait penser que l'homme a une relation profonde avec ses images, ses figures ou ses archétypes. L'anthropologie des formes avait déjà entrevu l'importance de cette mémoire des représentations typiques. La *Bildung* allemande, cette intuition sans équivalent dans le vocabulaire français et latin, témoigne d'une constitution en image de style, d'un style de vie, de

<sup>6</sup> Ce que la danse met en jeu par exemple. La danse fait vivre la mémoire figurale. Elle réactualise la teneur de sens des moments d'apparition.

tenue morale, d'édification morale, qu'elle soit visuelle ou non. On n'oubliera pas le rôle qu'a cette *Bild* dans la notion de symbolique, constitué étymologiquement du *syn* et du *Bild*. On retrouve son institution dans la philosophie de C.G. Jung<sup>7</sup>, dans la notion du figural<sup>8</sup>, dans l'imaginal de H. Corbin<sup>9</sup> et après lui de G. Durand<sup>10</sup> et de H.-G. Gadamer<sup>11</sup> ; autant de travaux qui ont privilégié la nature imaginaire de l'inconscient, son inscription dans les structures de formes, les symboles, les représentations mythiques, etc.

Il y a dans cette question des enjeux profonds en filigrane à l'intérieur de la psychologie et de la psychanalyse, venant partager deux conceptions de la mémoire humaine, tant individuelle que collective : la mémoire d'image vient d'un côté s'affirmer comme lieu de l'inconscient, et de l'autre, la mémoire de la lettre (S. Freud, J. Lacan) prétend aussi faire la matière ou le support de cet inconscient. Fort simplement, il s'agit du débat Freud–Jung dont les vastes enjeux culturels sont bien connus.

## 2.2. Le contact et le pulsionnel

Cette rencontre–contact n'est pas neutre : nous n'engageons pas l'expérience sans une certaine disposition d'attente, sans une détermination de désir, positif ou négatif. Le dispositif pulsionnel détermine à la fois ce que nous allons y voir et ce que nous recherchons ou ce qui peut nous repousser. La connivence entre cette recherche et cette perception est d'ordre pulsionnelle. La réceptivité esthétique n'est pas neutre. Du côté du récepteur, il y a comme une certaine connivence entre un mode d'apparaître et une attitude réceptrice. Nous allons droit à ce que la pulsion nous montre. La voie a été ouverte magistralement par L. Szondi<sup>12</sup>. Szondi expose une relation particulière du système pulsionnel avec la totalité de l'expérience, et cette relation particulière témoigne de nos structures inconscientes. Ce moment de contact exprime le système pulsionnel qui constitue notre inconscient immédiat de type figural. Inspiré par S. Freud, E. Jung, H. Rorschach et la *Gestalt*, il montre l'importance de ce contact esthéticopulsionnel, qui donne immédiatement notre vue du monde, nos modes pulsionnels de préférence selon différents vecteurs, « là où chacun va immédiatement dans ses désirs ».

**L'oralité** affecte éminemment notre rencontre esthétique. Rien d'étonnant à cela si on voit dans l'oralité un sens de l'*avant*, comme le flairément nous l'indique, selon une voie ouverte par H. Tellenbach<sup>13</sup>. Dans cette oralité se retrouvent toutes les déterminations d'attraction, d'hostilité, de désirs immédiats, d'agressivité ; tout ce qui est véritablement esthétique au sens d'un éprouvé qualitatif répondant aux différentes satisfactions pulsionnelles (alimentaires, sexuelles, dominance, protection, de maîtrise de l'espace, etc.). L'esthétique mêle parfaitement ce reniflement de recherche de satisfaction et cette alerte à l'hostilité, active ou passive. Active, car cette alerte à l'hostilité peut s'instituer en une poussée en avant agressive. L'agressivité est une forme

<sup>7</sup> Dans son expression générale, on peut consulter L'homme à la découverte de son âme [5].

<sup>8</sup> Cf. Phénoménologie de l'expérience maniérée [6].

<sup>9</sup> Henry Corbin, *Mundus imaginalis* ou l'imaginaire et l'imaginal texte réédité dans *Face de Dieu, face de l'homme* [7].

<sup>10</sup> Les Structures anthropologiques de l'imaginaire [8].

<sup>11</sup> On pourra se référer à l'ouvrage de Guy Deniau *Gognitio Imaginativa* [9] qui montre le travail figural à l'œuvre dans la constitution et la restitution du sens. Il utilise le terme d'imaginal (p. 95), processus imaginal pour rendre cette notion de *Selbstdarstellung*, représentation (*darstellung*) de soi (*selbst*) qui est un mode d'habitation de l'image par un être et sa restitution sous forme d'émanation. Cela donne à l'œuvre d'art une vérité première dans la restitution de l'expérience humaine.

<sup>12</sup> Le vecteur C de L. Szondi [10].

<sup>13</sup> *Goûts et Atmosphère*, édition originale Otto Müller, 1968 [11].

extrême de ce reniflement chercheur qui bouscule tout à son avant, venant conquérir l'espace de vie d'autrui, pour le repousser de son espace et le déloger.

Voyons bien cette oralité dans sa dimension éthologique, là où se joue l'agressivité et l'attirance. L'oralité détermine le contact sous la forme d'un essai de contrat avec l'autre, en vue d'une stabilisation des espaces propres à chacun. Nous pouvons quasiment faire parler ce reniflement oral : il est une question posée à autrui sur l'acceptabilité de soi, avec l'attente d'une réponse sur un apaisement possible de l'espace commun, au fil des allers et retours de flairer d'autrui. C'est un tâtonnement sur l'intention hostile ou amicale, voire amoureuse d'autrui. Cette affectivité de contact est un dialogue esthétique et déjà aussi esthésique avec autrui pour mettre au jour les contrats de non-agressivité, d'acceptation et de définition des distances et de statuts entre moi et autrui : tous les statuts à médiations psychologiques, c'est-à-dire ceux de la sexualité, de la rivalité, de la dominance, etc.

Il faut opposer à cette oralité la position pulsionnelle opposée, celle de l'analité, et de la retensivité, du retenu. L'analité est alors le sens de l'arrière, de la préservation, ce qui retient d'aller vers l'avant, de la mise à distance d'autrui. En ce cas, le contact ne se situe pas dans l'immédiat de la rencontre physique, mais sur un point d'élaboration déplacé loin après cette apparition. La première impression devient une arrière impression infiniment mastiquée, comme cela se produit chez les obsessionnels et les paranoïaques sensitifs (les paranoïaques actifs<sup>14</sup> sont plus oraux et leur hyperesthésie est immédiate). La psychanalyse a apporté en premier sur cette question des éléments très riches.

D'une certaine façon, ce dispositif pulsionnel contient déjà quelque chose de phénoménologique puisqu'il exprime notre relation à l'avant-futur (oralité) et à l'arrière-passé (analité).

### 2.3. Structures temporelles du contact

La dimension de contact décrite selon l'oralité et l'analité peut être mieux comprise encore selon un point de vue plus temporel, qui est celui de la modalité a priori d'investissement de l'instant.

*Les structures de l'immédiateté* [12] exposées par B. Kimura, apportent un troisième niveau d'analyse du contact. On connaît la distinction entre les trois modes temporels de *l'ante festum*, du *post festum* et de *l'intra festum*. Nous avons tous nos modes temporels de positionnement de notre être par rapport à l'instant. Il est certain que notre relation de contact immédiat avec autrui dépend de notre relation à l'instant. D'une certaine façon, il s'agit d'évaluer l'adéquation de l'instant au contact. Dans les personnalités de *l'Intra festum*, par exemple, cette capacité à être vite inscrit dans une nouvelle ambiance comme son nom l'indique, un collage à la syntonie se fait rapidement. Cela ne veut pas dire que le contact sera particulièrement intense, mais simplement que la syntonie pourra abolir rapidement le risque de rejet de la part du groupe. Cela n'est pas forcément positif ; par exemple du côté des personnalités psychopathiques, l'investissement est assez superficiel, souvent utilitaire, ou plus encore, sert de dégagement à d'autres investissements préalables. Les modes *post festum* sont dans une certaine difficulté à établir ce contact, mais surtout à s'en délivrer. La nostalgie est le mode de rapport privilégié à l'instant de cette structure temporelle.

<sup>14</sup> La paranoïa dans son ensemble n'est pas rabattable sur un seul mode pulsionnel. Elle est une position qui peut s'exprimer autant sur le versant de l'oralité (paranoïa caractérielle marquée par une impulsivité ou des vécus émotionnels immédiats) ou de l'analité (paranoïa de complot, sensitive, défensive, etc.).

Les modes *ante festum* sont dans une attente vibrante ou inlassablement préparée de l'événement. Ils reportent le contact loin en avant. Leurs possibilités de contact en sont d'autant plus réduites, car ce qui s'y passe n'est jamais à la hauteur de ce qui va se passer plus tard ou plus loin.

#### 2.4. Contact d'autrui, fusion séparation

C'est dans l'axe fusion-séparation que nous pourrions comprendre le mieux la dimension institutive du contact ; d'abord, l'intuition-contact d'autrui, avec ce qu'il détermine de connivence et ensuite le *se sentir de cette expérience de monde* qu'il détermine. Dans la vie affective, éprouver autrui est inséparable d'une acceptation ou un refus d'habitation avec, d'un désir de partage virtuel de vie avec. C'est la question de la sympathie schelerienne qu'il faut engager avec un certain recul.

##### 2.4.1. La sympathie l'*Einfühlung*

Les aspects affectifs de cette expérience de contact ont mis la rencontre d'autrui abusivement sous le signe de l'*Einfühlung*, de l'intuition affective d'autrui ; de là dérive le diagnostic par *contact senti*, par une *intuition réceptive de forme de la présence souffrante d'autrui*. Elle a été associée à une sorte de fusion affective qui permettrait à un moment donné d'être avec autrui et de le connaître. C'est une sorte d'intrication entre aimer et connaître, dont il faut contenir le niveau de pertinence, qui n'est pas celui d'une relation extensive et systématisée. Le pathique contenu dans la philosophie de Max Scheler n'a jamais été compris à sa juste mesure, bien qu'elle soit à la source du *Sentir pathique* d'E. Straus. La phénoménologie de M. Scheler ne confond pas le mouvement d'aller vers autrui et la fusion qui pourrait en résulter. La fusion affective est à dénoncer comme l'une des origines de la « morale du ressentiment » et aussi de nombreux maux du XX<sup>e</sup> siècle, comme les fausses sympathies, les pseudoaffectivités. Il faut reprendre cette *Einfühlung* comme protoexpérience au sens de l'affectivité contact de reconnaissance d'autrui dans ses possibilités d'être-avec selon le couple reconnu-familier-bienveillant-non reconnu-malveillant. L'empathie schelerienne est de l'ordre d'un *aller vers autrui* pour vivre en partage ce qu'il éprouve. Mais ce serait une erreur que de voir en cette intuition affective d'autrui une forme de relation durable.

Si on veut donner à ce concept un statut, il faut lui assigner des limites, quitte à ce que cela se fasse en partie contre Max Scheler. Ce qu'éprouve cet *Einfühlung* est une perception d'autrui comme vivant dans son moment d'approche, dans sa direction de sens. Ce n'est pas tant lui qui est rencontré mais le *signe directionnel* sous lequel se donne sa présence. La philosophie d'H. Maldiney [13] a bien élaboré ce moment pathique de l'expérience partagée. C'est bien cela qui se produit lorsque nous éprouvons de la sympathie, de la distance, de la compassion, etc. C'est un sentiment du tout, d'une impression d'ensemble, par laquelle on accède non pas à autrui comme ipséité telle qu'en elle-même (ce qui ne peut se phénoménaliser) mais à sa *passibilité*, à la composante de son être qui est pure continuité passive-réceptive, au sens que lui donne H. Maldiney de transpassibilité<sup>15</sup>.

##### 2.4.2. La fusion-séparation

Cette question de la fusion-séparation est essentielle à l'expérience de nostrité, d'être-le-nous, dans laquelle j'éprouve une mondéité partagée avec autrui. Cet éprouvé nostrique se ren-

<sup>15</sup> Pour une vision générale de son œuvre [14].



contre dans les pathologies de dépendances. Dans la relation de la personnalité alcoolique (en réalité dans son expression la plus habituelle), la pathologie est quasiment un besoin de contact, un appel de contact avec le Nous, que cette relation se vive dans l'alcoolisme collectif (lieux de consommation) ou l'alcoolisme solitaire, derrière lequel se trouve toujours une demande des autres, impossible à mettre en acte. L'alcoolisme, dans sa composante d'oralité, est éminemment une pathologie du contact, de la demande immédiate de contact qui s'organise bientôt en relation de dépendance à cet événement de contact.

### 3. Aspects pathologiques de la rencontre–contact

De par sa fragilité et son instabilité, la rencontre–contact s'expose à de multiples distorsions. Ces distorsions entravent la simple rencontre d'autrui. Simple au sens où autrui n'est plus accessible dans ce qu'il est, dans les rôles à travers lesquels je peux le rencontrer. À la façon d'une réaction chimique qui viendrait à précipiter, cristalliser trop vite, ou encore ne pas se faire, ce moment de contact est susceptible de différents basculements :

- de ne pouvoir être reçu faute d'un lieu d'être (stance du soi) à partir de laquelle elle peut s'organiser. C'est quasiment une dislocation subjective lors de l'apparition du monde et d'autrui, comme nous le verrons ;
- d'être trop intense et de sidérer celui qui la vit ;
- de produire une reconnaissance trop rapide (typification par exemple) ;
- de ne rien reconnaître ;
- d'être connoté d'une façon trop latérale (métaphorique) ;
- ou surtout de ne pas laisser place à l'autre moment phénoménologique, celui de l'ipséisation et de l'altérisation d'autrui.

Ces possibilités psychopathologiques se manifestent du côté des névroses, des personnalités pathologiques et des psychoses.

#### 3.1. Dans le champ des névroses

Tout d'abord, cette question est assez riche. **L'anxiété**, la rencontre anxieuse est le mode le plus simple d'un contact trop intense qui tend à sidérer celui qui l'éprouve. Elle est comme un arrêt au milieu du contact, dans l'immédiat, en attente d'une traversée d'un contact qui ne parvient pas à se faire. D'une certaine façon, elle ne la dépasse pas toujours. Au lieu de se « désimmédiatiser », comme toute expérience se fait, allant vers une appréhension d'autrui, de ce qu'il est et semble être plus solidement, cette rencontre anxieuse reste en *Devant-quoi*, le devant-quoi de l'angoisse, comme l'a bien montré B. Verrecchia<sup>16</sup>.

Le domaine névrotique anxiphobohystérique est marqué tout entier par cette précipitation qui colle trop aux événements. Cette affectivité contact est avide de reconnaître les événements, les dangers, les possibilités et va ainsi droit aux types (archétype, archimodèle de chaque identité de rôle). Elle y adhère immédiatement, y dépose un désir ou une répulsion, une attirance ou une défiance. Ces affects immédiats sont assez impersonnels car la rencontre n'est pas celle d'un *quelqu'un* mais d'une figure, d'un type, d'un archétype. Cette affectivité contact est d'au-

<sup>16</sup> Dans le texte « Le *Devant-Quoi* de l'angoisse » [15], l'auteur expose la situation d'être devant qui caractérise l'angoisse..

tant plus névrotique qu'elle rencontre les identités de rôles, et non pas l'identité *ipse* d'autrui. Cette identité *ipse*, (il en va de même comme de l'*alter*), il n'est pas question de l'éprouver, mais d'en consentir la place et la conjugaison possible entre elle et les identités de rôles, au retour de l'engagement dans un rôle.

La typification des idemités (identité de rôle) fait d'autrui une figure du On. Plus elle rencontre un type, moins elle rencontre l'émanation d'un autrui. Elle rencontre une *figure des autres*, et non pas un *quelqu'un*.

Ne dévalorisons pas cette rencontre d'un type. Nous n'échappons jamais à ce travail esthétique d'analogie des formes. Au reste, cette expérience de rencontre typique existe normalement dans la sexualité. La réduction d'autrui à son type sexuel (masculin ou féminin) est de cet ordre ; elle fonde la rencontre, mais devient pathologique lorsque nous ne nous rencontrons que de *type à type*. L'affectivité-contact devient alors une émotion figurale d'être en relation avec une représentation typique de l'autre sexe ou de son sexe, que ce soit pour le désirer ou le fuir. Ou les deux à la fois, ce qui est la possibilité spécifiquement phobique de désirer et de se mettre en retrait, faute de pouvoir maîtriser cette intensité trop forte.

**La rencontre hystérique**, par exemple, est marquée de nombreux titres de cette sémiologie du contact. La dimension esthétique y est très présente et on peut même considérer que la pathologie hystérique est une pathologie éminemment esthétique<sup>17</sup>. Il suffit d'évoquer le maniérisme et sa recherche du style pour s'en convaincre. On peut dire globalement que la prégnance du contact organise la relation hystérique au monde.

Tout d'abord, c'est une pathologie de l'intensité à tout prix et donc de l'immédiateté.

Seule une immédiateté peut donner cette intensité. L'hystérique veut vibrer au centre de tout ce qui se passe et se met immédiatement en syntonie (le croit-il, car il n'écoute pas les autres) avec l'espace intersubjectif.

C'est aussi une pathologie de typifications des identités de rôles, des identités *idem*, pas seulement sexuelles (le macho, le conquérant, la diva, l'ingénue, la dévoreuse d'homme, etc.) mais de tous les rôles et positions affectives (la belle *âme en peine*, le beau ténébreux) et positions dans le champ social (celui qui est à la mode, à l'avant-garde et au centre de l'espace intersubjectif). Seul compte ce qui est en vue, au centre ; seuls ceux qui collent aux archétypes comptent et les autres n'existent pas, car ils ne portent pas assez d'intensité. Cette rencontre hystérique est d'autant plus intense qu'elle ne voit que ces types, et non point ce qu'est quelqu'un, une intrication entre une identité de rôle et une identité-*ipse* apprésentée. C'est une rencontre intense, tout en séduction et retrait. Retrait car l'intensité est trop forte pour être assumée.

Encore du côté des névroses, il y a aussi cette rencontre contact phobique (*l'être en retrait de soi*) ou hystérophobique qui combine maladroitement phobies de contacts et brusques désinhibitions vers l'avant, avec des moments de subexcitations en situations de groupes et de brusques reculs en situations interindividuelles. Les identités *idem* d'autrui sont surdéterminées, et trop impressionnantes pour le patient, qui n'ose pas les affronter. Ce sont alors des manifestations de gênes, des propos embrouillés, une mauvaise modulation de la distance avec autrui, soit trop près, soit trop loin. On peut également décrire dans ce même registre de l'« hypercontact », c'est-à-dire un excès immédiat de trop bon contact, une grande sympathie d'instant, un collage trop rapide avec autrui, de prime abord, sans réserve. Cet hypercontact est

<sup>17</sup> Cf. La situation existentielle des personnes hystériques. Charbonneau G. La situation existentielle des personnes hystériques. Ed. de La Transparence ; Chatou, à paraître ; 2006.

fragile et instable. Il cache une anxiété importante et se transforme ensuite en une certaine incapacité à investir d'une façon modulée les relations interpersonnelles.

**L'obsessionnel**, on l'aura deviné, évite, contourne, recule face à tous contacts. Sa hantise est d'être mis en proximité avec l'intime d'autrui, porteur de toutes les souillures et corruptions. C'est une pathologie de la distance précautionneuse à autrui, et elle organise l'esquive systématique du contact. L'obsessionnel ne s'engage que peu dans l'élaboration esthétique et sa mémoire figurale est pauvre.

### 3.2. Dans le champ des psychoses

Les troubles de ce moment d'apparition peuvent revêtir différents niveaux.

#### 3.2.1. L'Autisme infantile

À un niveau radical, il y a des implications majeures de cette dimension de contact dans **l'autisme infantile**. C'est spécifiquement une pathologie des contacts élémentaires avec le monde, avec soi-même et avec autrui. Mais la crise est trop massive pour nous enseigner quoi que ce soit sur ce contact car celui-ci n'est pas engagé. Il n'y a pas le début de l'expérience esthétique qui assigne le sujet à s'expliquer lui-même au fur et à mesure qu'il met en forme l'expressivité pure. Il n'existe pas de structure d'ipséité assez cohérente pour se raconter et restituer cette expérience de contact.

#### 3.2.2. La confusion mentale

Forme extrême et transitoire, plus intéressante car porteuse d'une composante esthétique, **la confusion mentale**, qu'elle soit de cause endogène, psychogène, exogène (psychotropes, produits d'addictions), met à jour une faillite globale du contact, dans ce qu'il a d'esthéticophysiognomique. L'apparition ne peut se faire parce que la stance du Soi est disloquée, ce qui empêche de recevoir le monde apparaissant avec la distance nécessaire pour qu'il se donne d'une façon stable. Sans cette stance du Soi, le sujet est subjugué par l'apparition. Il ne peut organiser l'apparition, la structurer en proche-lointain, arrière-plan-avant-plan. Le monde apparaissant n'est pas alors *reconnu* ; c'est bien cela que produit d'ordinaire cette dimension de contact : la reconnaissance du monde comme scène phénoménologique unique. Ici cette reconnaissance ne parvient pas à s'effectuer. La faillite de la reconnaissance est essentielle à la dislocation confusionnelle de l'expérience.

La *confusion* est ainsi la dislocation totale des horizons de l'expérience, car il n'y a plus de point d'apparition (la stance), ni de champ de l'expérience rassemblé en une unité. De ce fait, tout est significatif de la même façon. Tout est surexpressif et le sujet est submergé de cette expression qu'il n'arrive pas à se reconnaître dans une histoire ; sitôt en a-t-il ouverte une, sitôt cette histoire est recouverte dans cette histoire par une autre histoire. Il ne peut mettre de suite véritable à un fragment d'histoire car aussitôt le thème central de l'action s'est métamorphosé, à partir d'un détail qui s'est émancipé de sa position périphérique pour prendre une éphémère position centrale. Un détail coloré, un oiseau qui passe devant, la scène centrale portent tous le même pouvoir d'être l'événement central, sans hiérarchie des contenus. De ce fait aussi, la mémoire figurale parle à l'infini sans être reprise par une sortie du contact dans la voie de l'ipséisation, qui, comme nous l'avons vu précédemment, organise déjà des sédimentations de données et une certaine mise en continuité de soi. C'est l'émancipation de l'image et de ses contenus inconscients. C'est pour cela que, dans la confusion, les images ont une force terrifiante. Le sujet est captif de la puissance évocatrice de ces images.

### 3.2.3. La rencontre paranoïde

Un peu plus structurée est la **rencontre paranoïde** décrite par J. Zutt et C. Kullenkampff, moment de rencontre du monde avant la mise en thème paranoïde sur le mode du délire. Elle a un caractère plus durable et tend à s'organiser avec une déstructuration des pôles *idem* et *ipse* de la subjectivité qui n'avait pas lieu d'être dans la confusion mentale. Elle n'est pas de l'ordre de la relation perceptive au monde comme l'était la confusion mais doit se comprendre dans une relation de réalité plus large avec le monde apparaissant et manifesté.

Il nous faut comprendre la présence paranoïde à même le monde apparaissant et essayer de caractériser la relation paranoïde à chaque élément survenant et au champ de l'expérience dans sa totalité.

La présence paranoïde est une transformation de la présence dans laquelle ce qui survient ne peut plus être accueilli, discriminé et sédimenté dans un processus d'expérience. Cette absence de sédimentation cohérente possible laisse le patient sur une sorte de qui-vive épuisant. En effet, le monde apparaissant est infiniment problématique ; il exige pour être compris une rethéorisation permanente, redéfinissant du tout au tout ce qui fait fond de réalité stable et les événements ponctuels. La voie de l'ipséisation (mise en continuité de l'expérience et de soi) a en effet perdu son autonomie et amorce des thématisations et des élaborations de rôles multiples<sup>18</sup> qu'elle ne peut plus maîtriser. La méfiance paranoïde s'instaure, mettant toute propriété de chacun en éventuelle suspicion. Elle ne peut maîtriser ces élaborations car la subjectivité n'est plus assignée à une place symbolique à partir de quoi le monde serait recevable. Il n'y a plus de stance du soi.

Il est temps d'explicitier ce concept.

La stance est un concept spatial équivalent à l'ipséité, mais qui insiste sur la séparation primaire avec autrui de sorte que je puis faire apparition de cet autrui. Cette apparition est aussi réception et constitution de cet autrui.

C'est une déclinaison du *stehen* allemand ou de *Se tenir*, mais un *Se tenir* qui est aussi le verbe être. La stance est un *Je suis* là où je suis, là où le monde s'ouvre en apparition, où je puis maîtriser cette apparition. Cette Stance est comprise à partir de la distance, cette di-stance permettant une apparition et son nécessaire travail physiognomique.

Ce pourrait être le *Dasein* dans son expérience corporelle par lequel je reçois le monde à partir d'un enracinement spatial symbolique de ma personne. Il y a certes du *Dasein* en lui mais aussi autre chose, car il n'est pas dit que le *Dasein* soit aussi *distance avec le monde*. Ce spatial de la stance est complexe ; il renvoie à une conception du soi, non pas comme à une mienneté de soi, ni à une miennisation défailante mais à un abriement empêchant l'intrusion du monde. La fonction de la stance est aussi de protéger de l'envahissement d'autrui. C'est une sorte de priveté de soi dont on voit la dislocation par exemple dans les impressions de divulgations de la pensée. Sans cette stance de Soi, aucune apparition n'est possible.

Selon la formule centrale des auteurs « avec la perte de la stance, le paranoïde a perdu la capacité à pénétrer les physiognomies rencontrées jusqu'à l'être qui s'y présente, à limiter l'extraction de ces significations ou à nous fermer la masse des significations présentées. Il a perdu le pouvoir de « dire-non », le pouvoir de « limitation de soi » (*Selbstbeschränkung*) au sens de Von Gebattel, par lequel l'homme normal peut refuser à l'Autrui rencontré toute signification,

<sup>18</sup> Ces élaborations prédélirantes ont la forme d'intuitions d'étrangeté ou de « prérévélation » interrogatives sur la fonction ou les rôles de chacun, ayant pour thème le vrai-faux, ou ce qui s'est révélé être autrement. Ces intuitions se formulent sur le mode de « telle détermination n'est pas réelle, et celui-ci serait alors chargé de- », « lui n'est pas vraiment lui, etc. ».

pour lui (les passants dans la rue) ou ne lui accorder qu'une signification fonctionnelle (le facteur, l'agent de police, le notaire) »<sup>19</sup>.

Incapable de saisir en totalité comme forme unique, les choses du monde me submergent de leurs significations élémentaires. Sans proche ni lointain, sans familier ni étranger, tout fait trop de sens. Autrui, le monde est trop près et je ne puis en « silhouetter » (typifier) les apparitions. Je ne puis m'abriter derrière une reconnaissance au moins partielle des choses, reconnaissance qui réduirait leur étrangeté. Je ne suis plus simple lecteur du monde mais en permanence menacé, bousculé, envahi de toutes les expressivités à chaque apparition. Le chaos esthétique n'est plus repris par le travail physionomique. Il n'y a plus d'esthétique puisque l'esthétique est un moment entre le surgissement de l'expressivité et ce travail physionomique, pour peu que la distance qui permette de contenir l'apparition soit maintenue. Dans la perte de ce lieu d'être qu'est la stance du soi, je suis subjugué de chaque apparition : soit « disloqué » à chaque apparition, soit interloqué du monde à chaque ouverture de ce monde apparaissant.

Ne reconnaissant plus ce corps en apparition, je ne puis contenir la multitude des significations qu'il m'envoie. Sans pouvoir me tenir en Soi, je ne puis faire *encontre* à ce monde apparaissant, une rencontre qui est différenciation progressive de ce qui apparaît, de forme générale en formes plus précises à chaque moment de reconnaissance. Cette stance du soi (qui est aussi un nom lointain du *Dasein*) organise aussi le temps, un temps présomptif dans lequel l'événement, le Survenir est en partie incorporé. Cette rencontre paranoïde est aussi une rupture de confiance dans le Survenir du monde. Un Survenir qui est réduit à son apparition, privé des fondements<sup>20</sup> pré-individuels qui donnent un sens préalable à tout, *qui*, avant son apparition. Dans la rencontre paranoïde, le *corps-en-apparition* de quelqu'un paralyse le sujet ; il est incapable de faire l'apprésentation de cet autrui. Il ne peut pas simplement être regardé par autrui, sans se sentir captif, soumis à cette personne. Il a perdu la distance qui autorise autrui à advenir sans être menacé par lui. Il est bousculé en lui-même, à chaque survenir d'autrui.

L'intuition des auteurs<sup>21</sup> sur la rencontre paranoïde est fondamentalement de l'ordre de l'**espace de distance avec les autres**, qui est lui-même temps, temps d'approche et de recul. C'est une distance de réception. Cet espace est aboli et le sujet est acculé à toutes les expressions de cet autrui qui l'envahissent littéralement (parfois peut-on ajouter jusqu'aux paramimies). Il a perdu le temps de travail de réception du monde, et ainsi le monde survient trop vite pour qu'il ne puisse en appréhender et maîtriser le sens. S'instaure une *méfiance prédélirante du monde apparaissant* qui se mêle à la survenue des autres ; on rencontre presque constamment cette méfiance paranoïde dans les schizophrénies de type paranoïde. C'est une méfiance esthétique, de l'ordre du « style des autres » et elle n'a pas de sens affectif. C'est une inquiétude de ce qui n'est plus reconnu immédiatement, ou qui n'est que partiellement reconnu, laissant s'ouvrir alors l'interprétativisme paranoïde, tentative de reconnaissance du monde apparaissant. Autrement dit, l'ipséité en proie à l'épreuve paranoïde ne parvient pas à phénoménaliser, à dépasser et même à restituer l'expressivité d'autrui<sup>22</sup>.

<sup>19</sup> Cf. Texte A. Tatossian et S. Giudicelli [2]. En l'absence d'une traduction française précise des textes originaux, ce texte très élaboré est un des documents phénoménologiques de base pour la compréhension de cette question des états prédélirants paranoïdes.

<sup>20</sup> Jeannine Chamond utilise le terme de *fond d'expérience* [16].

<sup>21</sup> C'est une des thèses centrales de l'ouvrage de l'œuvre de J. Zutt [17].

<sup>22</sup> Cette phénoménalisation de l'expressivité d'autrui et l'élaboration du sens du destin d'autrui qui en émane, c'est l'art qui l'accomplit.

### 3.2.4. Rencontre et inquiétude paranoïde. Aspects cliniques

C'est en milieu d'hôpital de jour ou de structure d'accueil à temps partiel que cette rencontre paranoïde s'éclaire le mieux, enrichissant la clinique des psychoses dans la compréhension de cette *inquiétude paranoïde d'autrui et du monde apparaissant* dans ses différentes expressions cliniques. On les voit mieux dans cette situation de soin et d'observation car un certain mode d'être stable peut se dégager, si chaotique soit-il.

Suivons les remarques d'un patient, **Terry V., 38 ans**, en invalidité après quelques années d'activité professionnelle. Il souffre d'une lourde psychose avec des éléments délirants multiples, peu élaborés, à thème de persécutions immédiates et de transformation corporelle, de soi et des autres, de leurs visages apparaissants. Il existe des représentations pulsionnelles d'actes à caractère sexuel et incestueux, nécessitant une surveillance importante. Les éléments paranoïdes concernent principalement son vécu de tous les instants, toujours à fleur de thématisations délirantes, plutôt qu'une élaboration productive délirante des rôles comme l'adjectif *paranoïde* le signifie également.

C'est un patient difficile pour l'institution qui l'accueille à deux niveaux ; d'une part, son comportement est marqué d'une très forte impatience existentielle avec une précipitation à aller d'un lieu à un autre. Il ne tient pas en place. Il est sans cesse en avance pour vouloir partir aussitôt et doit être incité personnellement à ne pas quitter l'institution ; d'autre part, il vit dans une méfiance paranoïde qui le fait surinterpréter les moindres mimiques, les salutations quotidiennes, les remarques banales de chacun, les moindres gestes d'agacements de la quotidienneté. Pour le personnel soignant, un travail thérapeutique d'explicitation de tous les comportements et attitudes doit être fait pour contrôler toutes les intuitions prédélirantes et délirantes de notre patient. Nous sommes sur ces deux points au cœur du travail de ce type d'institution.

Voyons ce qu'il en est de sa pathologie au regard du contact et des troubles esthéticophysiologiques, cela en deux points :

- la constitution des intuitions paranoïdes de métamorphose et de reconnaissance ;
- et la question de la distance de reconnaissance.

La dislocation paranoïde de l'expérience (au sens phénoménologique du terme) se fait chez ce patient plutôt au niveau du contact (et donc dans le moment d'immédiateté) que dans la construction du thème de l'expérience, qui dépend de l'investissement d'une certaine identité de rôle. Ce patient reste dans cette dimension de contact qu'il ne traverse jamais. Le terme de *physiognomique* (la reconnaissance d'une silhouette dans le mouvement) est parfaitement adapté à la crise qu'il vit : il est hanté par des reconnaissances pathologiques de personnes, de visages ou de rôles, des autres et de soi-même lorsqu'il se regarde dans le miroir. Le visage de telle personne a l'air de celui d'un autre, il a l'expression d'un autre. La vie expressive est massivement accélérée avec un télescopage des significations : « C'est une tête de chien qui apparaît un quart d'instant » ; « en une fraction de seconde, j'ai vu que vous aviez l'air de ... » ; « le policier qui m'a contrôlé, son visage était celui d'une bête, je l'ai vu un instant » ; « cette femme, c'était ma mère. Je l'ai reconnue ». Faire une expérience paranoïde est pour ce patient être précipité à reconnaître, comme porté dans une impulsion qui anticipe le mouvement de reconnaissance. Il exprime lui-même cette accélération des reconnaissances qui font que « cela va très vite, tout de suite vers la signification ». Cette reconnaissance reste partielle et comme épidermique. Si elle a une certaine prégnance de réalité (ce qui la différencie d'une impression hystérique), elle n'est pas pour autant déterminante pour le patient ; elle est éphémère, parfois critiquable et il ne parvient pas à l'intégrer dans une histoire, dans son histoire. Cela est d'ailleurs préférable car ainsi,

il n'organise pas ces pseudoreconnaisances dans une néoréalité délirante. Il ne construit rien de structuré autour de ces impressions quasi hallucinatoires (intermédiaires entre hallucinations et interprétations floues) à l'exception des reconnaissances délirantes inaugurales de sa maladie qu'il n'a jamais pu critiquer.

La question de la distance de reconnaissance, propre à la rencontre paranoïde, est pour lui au cœur de sa pathologie. Il l'exprime volontiers dans la gestion des distances impossibles avec les autres : soit il est familier à la recherche de la connivence histrionne, soit en recul brusque, avec des gestes de protection, quasiment comme si on allait le frapper. Cette irruption des reconnaissances multiples va de pair avec l'abolition des distances générales (spatiales, temporelles et affectives) avec autrui. C'est parce qu'il a aboli toute distance de réception d'autrui qu'il est acculé brusquement à la présence d'autrui. Il l'exprime en se disant toujours « gêné des gens », que « les gens l'oppressent car ils sont tout de suite sur moi ». Ce *trop-près* d'autrui est la raison (en même temps que l'effet) de sa fuite de la présence des autres. Vivre une expérience paranoïde est comme vivre à découvert des autres qui sont à bout touchant de soi. La désorganisation des distances vécues met le patient en otage immédiat de chaque nouvelle rencontre, soit trop près soit dans une distance inatteignable des autres. Des autres, le patient en expérience paranoïde, n'en est ni séparé, ni protégé. Il ne supporte pas de se laisser approcher par les autres, faute d'une stance permettant d'établir une bonne distinction de soi d'avec autrui. De là, l'impossibilité schizophrénique d'établir des relations stables, attentives et peu conflictuelles avec autrui.

### 3.2.5. La paranoïa

**La paranoïa** est éminemment une pathologie du contact. Nous ne l'envisageons ici que brièvement, dans ses grandes lignes car la question est mieux connue. L'esthétique y devient esthétique, laissant entrevoir le *laisser s'approcher de soi* problématique de la structure d'ipsité blessée.

Cette intrication de l'esthétique et de l'esthésique (hyperesthésie à certaines relations, hypoesthésie à d'autres) s'exprime tout spécialement dans sa forme sensitive où ce contact s'exprime par une gêne douloureuse<sup>23</sup> dans toutes les relations humaines. Dans la forme active, le contact est à ce point recouvrant de tout ce qui peut se rencontrer et les enjeux ipséiques<sup>24</sup> trop vite introduits, qu'aucune place n'est laissée à son interlocuteur. Le rôle engagé, le motif, sa passion positive ou revendicative sont déjà là et tendent à tout recouvrir. Il est vrai que ce moment de contact est alors réduit dans le temps. Nous sommes immédiatement dans « l'affaire ». La thématization en terme d'identité de rôle charismatiquement investie en vient à organiser toute l'expérience.

La défensivité est la première caractéristique du contact paranoïaque. Le paranoïaque éprouve toujours le besoin de reculer pour vérifier tout ce qui survient. Il ne peut pas *laisser être* les choses dans le cours d'une présence non conflictuelle. On trouve dans la paranoïa ce qu'on peut nommer une *résistivité* sensitive qui est une sorte de position permanente d'inacceptation de ce qui survient, une sorte de résistance systématique de crainte d'être dépassé, manipulé, bref que son propre contrôle ne puisse s'exercer sur le cours des événements. C'est qu'il manque à l'ipsité paranoïaque une *fiance*<sup>25</sup> permettant au cours de la présence de laisser être

<sup>23</sup> Cf. « Approche phénoménologique de la paranoïa sensitive de Krestschmer. Le Cas Edgar Charles », [18].

<sup>24</sup> Dans la paranoïa, l'identité de rôle fusionne avec l'identité *ipse*. Il n'y a plus de distance aux rôles.

<sup>25</sup> On peut extraire de la confiance ce terme de fiance qui témoigne de la capacité à laisser être ensemble le cours de la présence.

les choses sans suspicion qu'elles n'échappent à leurs auteurs. Le partage de la confiance est toujours menacé d'une irruption, d'un scandale, de la révélation des intuitions prédélirantes sous-jacentes. Le contact est donc marqué par une défiance qui, au lieu d'abolir les distances à autrui, les renforce et les rend inaffectables par les variations de circonstances.

Le contact paranoïaque est toujours médié par les identités de rôles, engagées pathologiquement, jusqu'à l'extrême. Les rôles sont hyperinvestis dans la paranoïa, comme dans la mélancolie, où ils sont de plus, en échec. La distance à autrui est dictée par la hauteur du rôle et surtout la *hauteur d'être à son rôle*. L'autre nom de cette hauteur vécue est la présomption paranoïaque, édictant son risque de dévalement et de honte en cas d'échec.

À travers les rôles, il y a une hypersensibilité aux statuts dans la paranoïa, aux statuts dans ce qu'ils portent de dominance éventuelle. C'est une pathologie des statuts sentis, flairés, et des territoires de chacun qui vont avec ces statuts et le contact paranoïaque est absorbé par cette définition de la place accordée à chacun, que ce soit dans le registre de la dominance ou de la séduction. Il en ressort ces reniflements spécifiques en appel, en recherche de confrontation, d'esquive ou de fuite.

#### 4. Conclusion

On perçoit peut-être maintenant mieux ce qui fait la spécificité et la richesse de ce moment du contact, autant dans la réalité commune que dans les psychoses où il s'émancipe de toute proportion. À dire simplement, il n'est pas facile de donner des limites à cette dimension de contact. C'est pour cela que sa dénomination comme *dimension* est plus adéquate que celle de *moment*.

Dans la normalité, cette dimension n'entrave pas la conduite de l'expérience. Nous savons tous que chacun peut être gêné, mal à l'aise, coincé, etc. mais cela ne change rien à ce que peut être et faire cette personne. Le contact se traverse et avec lui les premières impressions peuvent se réajuster au fil de chaque échange. En revanche, le monde psychotique ne traite pas le contact avec le même recul. La symptomatologie peut s'y engouffrer et rendre impossible un rapport simple avec autrui, dans une *distance à autrui* (le maître mot de cette psychopathologie de l'intersubjectivité) qui soit capable de porter un échange avec cet autrui. La rencontre paranoïde et l'hyperesthésie paranoïaque nous en donnent l'exemple.

Il y aurait alors autant de danger à méconnaître cette dimension de l'expérience qu'à lui accorder, comme le font les patients aux prises avec leurs différentes pathologies, une importance démesurée.

#### Références

- [1] Maldiney H. Le contact. Bruxelles: De Boeck-Wesmael; 1990.
- [2] Tatossian A, Giudicelli S. De la phénoménologie de Jaspers au « retour à Husserl » ; L'anthropologie Compréhensive de J. Zutt et C. Kullenkamp. Confrontations Psychiatriques 1970;11:127–61.
- [3] Chavarot JM. L'esthétique de la réception de H.R. Jauss. L'art du comprendre 1998;7:221–40.
- [4] Deniau G. L'héritage de Hans-Georg Gadamer. Paris: Le Cercle Herméneutique, coll. « Phéno »; 2003.
- [5] Jung CG. L'homme à la découverte de son âme. Genève: Mont-Blanc; 1950.
- [6] Charbonneau G. Phénoménologie de l'expérience maniérée. L'Art du Comprendre 2001;10:74–85.
- [7] Corbin H. Face de Dieu, face de l'homme. Paris: Flammarion; 1983.
- [8] Durand G. Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Paris: PUF; 1964.
- [9] Deniau G. *Gognitio Imaginativa*. La phénoménologie de Gadamer. Bruxelles: Ousia; 2002.
- [10] Szondi L. Introduction à l'analyse du destin [Tome 1 et 2]. Louvain: Nauwelaerts; 1972.
- [11] Tellenbach H. Goûts et Atmosphère. Paris: PUF; 1987.
- [12] Kimura B. Écrits de Psychopathologie phénoménologique. Paris: PUF; 1992.



- [13] Maldiney H. Le dévoilement des concepts fondamentaux de la Daseinsanalyse à partir de l'E. Straus. In: *Regard parole espace*. Lausanne: L'âge d'Homme; 1973.
- [14] Meitinger D. Henry Maldiney, *Une phénoménologie à l'impossible*. Paris: Le Cercle Herméneutique; 2002.
- [15] Verrecchia B. Le Devant-Quoi de l'angoisse. In: Chamond J, editor. *Les Directions de Sens*. Paris: Argenteuil : Le Cercle Herméneutique; 2003.
- [16] Chamond J. Fond de l'expérience et structure temporelle dans la schizophrénie. *Synapse* 2002;185.
- [17] Zutt J. *Auf dem Weg zu einer anthropologischen Psychiatrie. Gesammelte Aufsätze*. Berlin: Springer; 1963.
- [18] Charbonneau G. *Approche phénoménologique de la paranoïa sensitive de Krestschmer. Le Cas Edgar Charles*. Argenteuil: Le Cercle Herméneutique; 2005.